

Vénus et les satyres

L'eau remplit de mystères l'imaginaire collectif depuis toujours. Nourricière et dangereuse, elle provoque en nous des sentiments contraires. Cette ambiguïté lui procure une place de choix dans les sujets des compositions artistiques, en particulier quand elle est associée à l'Antiquité.

La Renaissance : l'homme maître de l'eau

À la Renaissance, l'homme prend une place centrale dans l'Univers. Il devient maître des éléments et de l'eau, crainte jusqu'alors. Celle-ci devient symbole de savoir et de connaissance. La figure de Vénus, issue des eaux comme la représente Sandro Botticelli (**tableau 21**), occupe une place majeure dans l'iconographie. Elle symbolise toute l'ambivalence de l'élément aquatique. La Vénus y reprend le motif bien connu de l'Aphrodite de Cnide ou de la Vénus Médicis, présentes dans notre collection. Cherchez-les!

La Renaissance connaît aussi l'apparition des scénographies hydrauliques et des décors naturels artificiels, dont la grotte de Buontalenti (**fig. 1**) à Florence est un parfait exemple.

Fig. 1 : sculpture de Giambologna, Vénus sortant du bain, Grotte de Buontalenti, Florence, 1583-1593

Le 17^{ème} siècle : l'eau, un mystère maîtrisé

Depuis le Moyen-Âge, les grandes étendues d'eau effraient. Doit-on craindre la colère de Neptune ? L'eau se retrouve dans la peinture, souvent sous son aspect mystérieux, ouvert vers le large. Claude Lorrain reprend ce thème de l'étendue envoûtante, renforcé par la présence d'Ulysse, qui rappelle qu'un voyage maritime peut s'avérer plus épineux qu'on ne le pense (**fig. 2**).

L'eau est cependant domptée dans les jardins, où elle apparaît de plus en plus. Le plus chic est alors de pouvoir l'associer à des statues antiques, comme l'a très bien compris Louis XIV à Versailles dans la « Salle des Antiques » (**tableau 20**). Vénus et autres nymphes y aident à maîtriser cet élément déchainé.

Fig. 2 : tableau de Claude Lorrain, Ulysse remet Chryséis à son père, Paris, Musée du Louvre, 1644

Fig. 3 : tableau de François Boucher, Neptune et Amymone, New-York, Metropolitan Museum of Art, 1764

Le 18^{ème} siècle : Neptune en force

Dans l'art antique, les satyres accompagnent Vénus. Dorénavant, ces créatures fougueuses et peu sages disparaissent. C'est Neptune, le grand dieu des mers et des océans qui prend ses quartiers dans l'art antiquisant du 18^{ème} siècle. C'est le dieu de l'eau par excellence. Entouré de sa cour composée de créatures plus ou moins charmeuses, il dompte et canalise les forces déchainées de la mer. Ces éléments farouches sont généralement apaisés par la présence de Néréides, divinités calmes et aimantes. Chez François Boucher (**fig. 3**), le calme est introduit par les angelots, qui font contrepoids à toute la fureur de Neptune brandissant son trident.

On reconnaît aussi l'aspect utilitaire de l'eau. C'est ainsi que Robert Hubert (**tableau 19**) représente des blanchisseuses au milieu des ruines antiques, qui elles-mêmes servent de bain. Ce ne sont plus des corps nus qui s'y baignent, mais des vêtements sales...

Le 19^{ème} siècle : place aux sentiments !

Tantôt rassurante et tantôt inquiétante, l'eau est au cœur des compositions romantiques du 19^{ème} siècle. Elle est le miroir des émotions, un moyen pour l'homme de contempler ses profondes réflexions et de prendre connaissance de son destin. Omniprésente dans les paysages, elle traduit le calme et la limpidité, comme dans le bain de Diane (**tableau 18**), où l'eau joue un rôle d'ouverture, non plus effrayante, mais apaisante sur le monde.

Elle sert enfin de transport du monde réel au monde onirique. C'est justement ce que recherche Louis II de Bavière en faisant construire la grotte de Vénus dans son château de Linderhof (**fig. 4**). Inspirée par un épisode d'un opéra de Wagner, elle devient un lieu de rêverie et de spectacle.

Fig. 4 : la Grotte de Vénus par A. Dirigl à Linderhof, 1876-1877